

I

Hallucination négative généralisée

(Pourquoi j'écris de si bons livres, 1)

La troisième partie d'*Ecce Homo*, au titre au moins aussi provocateur que ceux des deux premières parties (*Pourquoi je suis si sage* et *Pourquoi je suis si avisé*), aborde la relecture sélective par Nietzsche de l'ensemble de ses écrits. Tel le Dieu de la Genèse qui contemple son œuvre au septième jour de la Création et déclare que « cela est bon », Nietzsche affiche du haut du titre une autosatisfaction qui tranche avec la modestie plus ou moins feinte des auteurs face à leur production. Il accomplit ce geste, apparemment indécent, pour plusieurs motifs. D'abord, il démystifie l'hypocrisie habituelle des faiseurs de livres qui n'osent pas clamer haut et fort tout le bien qu'ils pensent d'une progéniture à laquelle ils s'identifient – d'ailleurs à tort : ils auraient moins à faire les faux modestes s'ils avaient compris, comme Nietzsche, qu'il ne faut pas, sous l'effet d'une association induite par contiguïté, confondre l'auteur et son œuvre, qui est autre, et vaut toujours plus que lui : « *Je suis une chose, ce que j'écris en est une autre.* » Grâce à la distance

ainsi mise entre la mère et l'enfant, il est possible de déclarer, sans outrecuidance, que l'on écrit de « bons livres » : plus que d'une autosatisfaction il s'agit d'un éloge adressé à quelque chose que l'on a bel et bien créé (qui dépend de vous comme l'arbre du terrain sur lequel il pousse) mais qui n'est pas vous : même si Nietzsche sait depuis longtemps que les livres sont des mémoires ou des confessions involontaires de leurs auteurs, et si ceux-ci sont pensés par lui comme des mères masculines, il sait aussi que c'est pour une mère une perversion, signe d'une décadence des instincts, que de s'identifier à son enfant dans une proximité indécente toute plébéienne¹. Si un livre témoigne de façon symptomatique de son auteur, lui est typologiquement apparenté par sa grandeur ou sa petitesse, si seul Homère pouvait créer un Achille, Shakespeare un César et Nietzsche un Zarathoustra, ces auteurs ne se confondent pas pour autant avec leurs créatures : si cela avait été le cas, ils n'auraient pas eu besoin de les créer. Les livres sont donc autres que leurs auteurs². Pourtant, eux seuls le font advenir à lui-même et lui assurent, avec la leur, sa propre survie. L'écart entre le « livre » et l'auteur permet d'espérer qu'un auteur, dont les livres n'ont pas été lus ou compris de son vivant et n'a pas été reconnu, pourra, si ses écrits tombent dans de meilleures mains, naître posthume. C'est précisément aussi parce que ses livres n'ont pas été compris et ont été délaissés par la critique que Nietzsche doit lui-même exhiber leur valeur, apprendre aux journalistes et à ses contemporains ce que c'est

1. Cf. dans *Explosion I, Introduction, L'exception, Une généalogie fantastique, et Derechef des re/créations*.

2. Ce que savait aussi Rousseau. Dans la *Lettre à d'Alembert*, où il fait la critique du théâtre et vilipende les femmes qui se montrent en public, il déclare dans une note que, quant à lui, il adore le théâtre, ne manque pas une seule représentation du *Misanthrope*. Et qu'il aime aussi beaucoup les femmes.

Pour l'écart entre les livres et l'auteur chez Rousseau, cf. aussi *Explosion I, J'écris pour l'éternité, donc je ne suis pas*.

que bien lire, et rendre compte d'un livre comme il faut. La question de l'incompréhension de ses écrits, dont le corrélat est un isolement intolérable, n'a cessé de hanter Nietzsche¹. C'est avec une feinte désinvolture qu'au seuil de cette troisième partie, il reprend ce *leitmotiv* lancé dès le premier paragraphe de l'*Avant-propos*, affectant un détachement ironique, puisque après tout, il est une chose et ce qu'il écrit en est une autre. Il ironise aussi parce qu'il sait que nul ne s'intéresse de savoir si ses livres sont compris ou non ; question totalement intempestive parce que, pas plus qu'il ne l'est lui-même, ses livres ne sont à l'ordre du jour.

Après avoir distingué l'auteur de ses livres, Nietzsche montre pourtant que le destin de ses livres et le sien ont partie liée : il n'est pas à l'ordre du jour parce que ses livres ne le sont pas, et ce sont eux seuls qui, le cas échéant, pourront un jour, de façon posthume, le rendre moins intempestif ; parce que les écrits sont structurellement détachables de leur auteur, sa survie dépend en définitive de la survie de ses enfants qui peuvent le faire naître ou renaître posthume². Pour le présent, ni lui

1. Cf. *Explosion I, Introduction*.

2. Cf. *Le Crépuscule des idoles, Maximes et traits*, § 15 : « Les hommes posthumes – moi, par exemple – sont moins bien compris que ceux qui vivent avec leur temps, mais on les entend davantage. À strictement parler, nous ne sommes jamais compris – et c'est de là que vient notre autorité. »

Cf. aussi l'*Avant-propos* de *L'Antéchrist* : « Ce livre est réservé au plus petit nombre. Peut-être même de ce nombre aucun n'est-il encore né. Ce pourrait être ceux qui comprendront mon Zarathoustra : comment me serait-il permis de me confondre avec ceux pour qui, dès aujourd'hui, naissent des oreilles attentives ? C'est l'après-demain seulement qui m'appartient : certains naissent posthumes. Les conditions nécessaires pour me comprendre, et qui, alors, me feront nécessairement comprendre, je ne les connais que trop bien ; il faut être dans les choses de l'esprit, intègre jusqu'à la dureté, pour pouvoir seulement supporter mon sérieux, ma passion. Il faut être exercé à vivre sur les cimes, à se sentir au-dessus du misérable bavardage contemporain de politique et d'égoïsme nationaux. Il faut être devenu indifférent, il faut ne jamais demander si la vérité sert à quelque chose ou si elle peut vous être fatale... Il faut la

ni ses livres ne sont véritablement nés. Mais Nietzsche possède la conviction qu'il en sera un jour tout autrement. Malgré l'isolement et l'incompréhension actuels, parce que compte pour lui le lointain plus que le prochain, il peut envisager – non sans une certaine dérision – que viendra un temps où il y aura des oreilles assez fines pour apprécier sa musique, inouïe jusqu'alors ; un temps où il sera enfin reconnu, reconnu comme un maître : l'on créera même alors des institutions universitaires où l'on enseignera comment, selon lui, il faut vivre et enseigner (*leben und lehren*). Étant donné ce qu'est encore aujourd'hui l'université, cette reconnaissance institutionnelle et universitaire est pourtant la dernière que Nietzsche ait pu espérer, et imaginer qu'on puisse créer une chaire spécialisée dans l'interprétation de son *Zarathoustra* relève de la pure utopie. Cela impliquerait un bouleversement complet de perspective et une toute autre évaluation de ce qui est petit ou grand. Cela supposerait que l'idéal qu'incarne son fils, Zarathoustra, se soit substitué à l'idéal aujourd'hui dominant, l'idéal ascétique, et que l'humanité se soit haussée à sa véritable hauteur – à sa surhumanité. Seulement alors, le *Zarathoustra*, ce livre écrit pour tous mais qui ne l'est actuellement pour personne, pourrait recevoir une consécration universitaire. Tel est le rêve. La réalité est tout autre et Nietzsche sait qu'il serait en contradiction avec lui-même s'il espérait être de son époque, être par elle compris, trouver des oreilles aptes à entendre l'inouï et des mains

prédilection des forts pour les questions dont personne aujourd'hui n'a le courage, le courage des choses défendues ; être prédestiné au labyrinthe. Une expérience tirée de sept solitudes... Des oreilles neuves pour une musique nouvelle ; des yeux neufs pour les plus lointains horizons. Une conscience nouvelle pour des vérités restées jusqu'à présent muettes. Plus la volonté d'une économie de grand style, garder le contrôle de sa force, de son enthousiasme, le respect de soi, l'amour de soi, une absolue liberté envers soi. Eh bien ! Ceux-là seuls sont mes lecteurs, mes vrais lecteurs, mes lecteurs prédestinés : qu'importe le reste ? Le reste n'est que l'humanité. Il faut être supérieur à l'humanité, par sa force, par sa hauteur d'âme, par son mépris. »

capables de saisir sans les salir les vérités nouvelles qui lui sont « propres » ; toute « saisie » actuelle pourrait seulement les aplatir, les salir et les rendre « communes ». Aussi ne se plaint-il pas de cette incompréhension générale, ni que ses offrandes soient délaissées : c'est là une « rancune de la grandeur », le signe d'une différence et d'une singularité irréductibles ; en toute rigueur, ce n'est là que simple justice. Vouloir être compris dès aujourd'hui, serait vouloir se transformer en une monnaie d'échange commune, substituable à toute autre, chose que Nietzsche, avant tout, redoute. Dès le premier paragraphe de l'*Avant-propos*, le projet autobiographique se trouve justifié par cette volonté, face à l'incompréhension générale, de n'être surtout pas pris pour un autre ¹. Il ne faut pas qu'il puisse donner le change (*verwechseln*), puisse se faire passer pour un autre en devenant une monnaie d'échange possible. Il ne peut donc se plaindre d'être incompris : c'est toute justice et, de plus, cela ne relève d'aucun mauvais vouloir. La responsabilité de sa mise à l'écart n'incombe pas à la méchanceté humaine – il n'a que trop rencontré des « bonnes volontés ² » – mais à la bêtise, à la pure bêtise (*reiner Torheit* ³), à une niaiserie sans mélange. Il faut se placer non du point de vue moral kantien, celui de la raison « pure » – elle aussi une pure niaiserie (c'est seulement là que la « pureté » peut se rencontrer) – mais par-delà bien et mal, pour comprendre que seule la sottise ferme l'accès aux livres qui ont atteint une hauteur sans pareille ; l'on ne doit éprouver ni tristesse ni ressentiment face à ce qui relève d'un *fatum*, car renvoyant seulement en définitive à la distance typologique et hiérarchique qui sépare Nietzsche des lecteurs

1. Cf. *Explosion I, J'écris pour l'éternité, donc je ne suis pas*.

2. Cf. *Pourquoi je suis si sage*, I, 4 et dans *Explosion I, Tenir en respect la « bonne volonté »*.

3. On trouve la même expression dans *Le Cas Wagner*, 9 appliquée au Parsifal. Là où Wagner entend « sainte simplicité », Nietzsche feint de comprendre littéralement « chaste niaiserie » ou « pure niaiserie ».